N° 86 — 8me Année

Novembre 1937

LES FORCES SPIRITUELLES

POUR LA PROTECTION ET LA GUÉRISON

DIRECTEUR Henri DURVILLE



DÉDOUBLEMENT

On a pu voir, en bien des études précédemment faites, la certitude où nous sommes de la complexité de la personne humaine. De tout temps, les sages et les initiés en ont enseigné l'existence et nombreux sont les documents qui nous le démontrent. Cependant, rien n'est comparable à l'expérience personnelle et c'est à elle que nous ferons appel aujourd'hui pour nous en convaincre davantage.

S'il est une chose connue depuis les plus lointaines initiations, c'est bien le fait que nous pouvons, dans des circonstances données, projeter une partie de notre personnalité plus ou moins loin de nous, volontairement ou involontairement. Quand cette projection de l'être intérieur se fait du visible à l'invisible, c'est l'extase. Il est alors impossible de contrôler le but vers lequel l'être sorti de lui-même a dirigé son élan, mais les définitions et les descriptions concordent et il n'y a pas moyen de croire qu'elles sont mensongères. L'être qui le désire ardemment et qui s'y est préparé selon certaines méthodes parvient à sortir de lui-même et s'élance, avec l'ardeur de l'amour, dont les flammes matérielles ne sont qu'une bien pâle image, vers l'Amour absolu, aussi différent de nos amours terrestres qu'un soleil radieux l'est de la plus faible veilleuse.

Si nous n'avons aucun contrôle sur les phénomènes d'extase, si souvent constatés dans toutes les religions, nous pouvons, par contre, affirmer, avec la paisible assurance de l'expérience directe, que la personnalité interne de l'être humain peut se détacher du corps, se rendre où on l'envoie, que ce soit le possesseur du corps ou un magnétiseur assez expérimenté pour tenter une telle épreuve. On peut, par certains procédés que nous allons décrire, constater le passage de cet être invisible dans le lieu où il est signalé. Il n'est pas possible de commettre une erreur, tant le phénomène a de netteté dans sa manifestation toujours la même dans les mêmes conditions, ainsi que le décrit la formule de Duclaux, inexacte, d'ailleurs, en certains cas; car il est des faits parfaitement certains et qui ne se produisent pas à vonlonté; un cyclone, par exemple, ou un tremblement de terre.

Deux expérimentateurs, aussi hardis que consciencieux, le colonel de Rochas et notre père: Hector Durville, eurent en même temps la pensée de voir ce que deviendrait la personnalité humaine si l'on poussait la magnétisation plus loin qu'on n'avait accoutumé de faire, c'est-à-dire plus loin que le somnambulisme. Il est certain que, pendant le somnambulisme, certaines activités de l'être sont suspendues et plus longtemps, plus profondément qu'elles le sont pendant le sommeil. Que devient, pendant cette période, cette somme d'activités et de perceptions que nous appelons notre âme? C'est ce que l'on tentait d'apprendre.

De part et d'autre, les deux chercheurs étaient en possession de sujets magnétiques excellents et en qui ils pouvaient avoir la plus entière confiance. Ils magnétisèrent le sujet déjà profondément endormi et il leur fut donné de voir que la sensibilité du sujet s'extériorisait par couches concentriques, laissant entre elles des espaces

insensibles. Si l'on touchait ou chauffait une zone sensible, le corps — à qui pourtant les contacts directs n'étaient plus perceptibles — sentait le contact ou la chaleur. Un sujet lucide aperçut ces zones et, la magnétisation continuant, ce même sujet vit se former deux masses qui devinrent deux demi-corps fluidiques qui vinrent se poser respectivement à droite et à gauche de l'endormi; après quoi, ils se réunirent en une seule silhouette assez floue mais ressemblant suffisamment au sujet. Cette formation fluidique fut appelée le *double*.

Si l'on exerçait quelque action sur cette figure, le sujet endormi accusait la sensation, alors qu'elle n'en percevait aucune pour les actions exercées directement. On eut alors la pensée d'envoyer le double un peu plus loin pour l'étudier plus à l'aise. Le double, visible pour un sujet sensible, céda à toutes les injonctions. Un cordon luminescent le joignait au corps, mais il était évident que ce cordon était à peu près indéfiniment extensible. Cependant, la nécessité de se fier sans contrôle au sujet lucide paraissait manquer de garanties et on chercha les moyens de voir par soi-même le passage en un lieu déterminé du double ainsi séparé du corps. Après tâtonnements, on s'aperçut que, passant devant des écrans enduits de sulfure de zinc (ou blende hexagonale), le fantôme, par sa seule présence, en augmentait notablement l'éclat. On plaça donc de tels écrans, préalablement insolés, dans des endroits déterminés, à l'insu du sujet endormi et on commanda au double de se rendre dans la pièce où ils se trouvaient. La luminosité de ces écrans s'accusa nettement.

Cette possibilité d'agir à distance remit alors en question ce qui avait été dit autrefois des envoûtements et des guérisons à distance. Il y avait donc moyen, par l'intermédiaire des *excreta*, des objets détachés du sujet ou imprégnés de sa personnalité par la sueur, le sang ou de toute autre manière, d'agir en bien ou en mal sur un être vivant, à son insu ou avec sa collaboration. Si des corps déterminés, l'eau et la cire notamment, avaient la propriété de capter une partie plus ou moins grande de la sensibilité d'un sujet, c'est parce qu'ils étaient en contact avec le double. Donc, si on les plaçait en contact direct avec le double extériorisé, on obtiendrait des phénomènes analogues. On essaya et les expériences réussirent, au delà même de ce qu'on avait souhaité. C'est ainsi que, le colonel de Rochas ayant capté la sensibilité du double dans un verre d'eau, le serviteur chargé de mettre en ordre le laboratoire que M. de Rochas possédait à l'Ecole Polytechnique, trouvant ce verre plein sans nulle indication, en jeta le contenu par la fenêtre alors qu'il gelait à pierre fendre. Grâce à quoi le sujet fut gratifié d'un trouble pulmonaire qui n'entrait pas dans le programme.

Cet exemple et d'autres amenèrent les magnétiseurs à se conduire avec une extrême prudence. Ils savaient ce qu'ils voulaient savoir; il n'était pas besoin de troubler la santé des sujets. On se préoccupa même des moyens à mettre en œuvre pour éviter de tels dangers. Comment rendre à un sujet en dédoublement la sensibilité qu'on lui a prise, de manière à éviter toute possibilité de méprise? Le moyen en était fort simple, mais il y fallait songer. Pour que le sujet dédoublé puisse rentrer en possession de sa force extériorisée, il suffit qu'il prenne dans ses mains l'objet où sa force a été captée. Par une affinité que nous ne saurions définir mais qui a été trop souvent expérimentée pour n'être pas indiscutable, la force réintègre les plexus nerveux du sujet et on peut alors faire des substances primitivement vitalisées tout ce que l'on veut sans que le sujet en éprouve aucune sensation.

Il est inutile d'insister davantage sur la portée de ces expériences. D'une part, elles nous font toucher du doigt, si j'ose dire, la réalité des faits d'envoûtement et de soins à distance. D'autre part, dans le domaine des faits exclusivement théoriques, elles nous prouvent que l'être humain est au moins triple car les forces extériorisées que nous appelons *double* ne sont ni le corps, ni l'esprit. Cette sensibilité est l'âme, la *psyché*, différente de *nous*, la pensée pure et de *soma*, le corps. C'est un point sur lequel il est bon d'insister, car cette psyché sensible et souvent peu raisonnable correspond au cœur, au « cœur qui vient de ma mère» dont parlent les rites égyptiens. L'esprit est tout différent et nous n'avons aucun moyen, si ce n'est la parole et la pensée, pour agir efficacement sur lui. Mais la sensibilité peut être surprise par mille moyens, en bien ou en mal, et, par elle, l'esprit peut être amené à une erreur préjudiciable.

Cette pensée n'est nullement nouvelle. Nous trouvons dans saint Paul la description de *nous* et de *psyché* et, bien avant lui, les sages d'Egypte ne confondaient nullement le *kha* avec le *baï* et s'adressaient à l'un ou à l'autre suivant qu'ils le jugeaient à propos. Toutes les initiations ont fait de même et, suivant que les phénomènes ainsi provoqués ont été accomplis dans une intention bonne ou mauvaise, on les a considérées comme théurgie ou magie noire. C'est la même action, mais différemment orientée.

Les possibilités de l'être humain sont infiniment plus amples que notre paresse veut en convenir; nous sommes très armés, aussi bien pour le meilleur que pour le pire et c'est à très juste titre que les initiés d'autrefois se refusaient à développer des adeptes dont la valeur morale ne leur était pas connue, car ils savaient fort bien de quoi pouvait se rendre capable un être cupide, sensuel et malveillant quand il était instruit des moyens d'action qui sont en lui. Nous avons parlé des soins à distance, et nous en avons donné maintes descriptions. C'est en agissant sur les *excreta* que des médecins spagyristes comme le Chevalier Digby pouvaient cicatriser à distance les blessures de guerre, en utilisant des substances comme le vitriol bleu que l'on ne pourrait poser sur une plaie vive sans faire hurler le patient.

Il va de soi que les mauvais faisaient de même et qu'ils savaient parfaitement projeter volontairement leur personnalité cachée dans les endroits où ils voulaient agir. S'ils pouvaient se procurer des dents, des cheveux, de la sueur ou du sang de la victime désignée, ils l'empoisonnaient à distance de la même manière que l'on peut soigner, et les effets ne tardaient pas à se faire sentir. Il est certain que la légitime terreur des victimes et la présomption de se faire servir par Satan portèrent la justice officielle à employer dans la répression de ces crimes des procédés épouvantables; mais, de nos jours, l'excès contraire amène un foisonnement de sorciers villageois dont les méfaits emplissent les journaux et éveille la curiosité publique.

Le sorcier, aujourd'hui comme alors, peut dédoubler son corps et se transporter, sinon à volonté, au moins assez facilement et sans laisser aucune trace où il lui plait d'aller, d'y faire les pires choses et de retourner bien paisiblement dans son corps sans rien risquer puisque les lois officielles ne punissent pas cette forme de préjudice et que l'on passerait pour fou si l'on essayait d'attirer sur elles l'attention des juges. Cependant, de tels faits existent, nous devons même dire qu'ils abondent et qu'ils terrorisent les campagnes. Comment fait le sorcier? Exactement la même chose que le thaumaturge. Il projette sa force où il désire qu'elle agisse. Il la capte sur des objets appropriés: on trouve, par exemple, de petites figurines en cire piquées d'une épine aux fanons dans les étables décimées par des êtres malfaisants. Si l'on recueille ces «volts», qu'on en retire l'épine et qu'on les détruise, l'épizootie cesse bientôt — et le sorcier est atteint d'une manière ou d'une autre. La sottise humaine n'a pas encore pu supprimer le *choc en retour*, action de la justice immanente.

Cependant, le *choc en retour* devrait bien démontrer aux moins clairvoyants qu'il existe quelque chose d'anormal puisque, lorsque les victimes, bêtes ou gens, sont soulagées, le sorcier, qui n'est pas nécessairement celui qu'on supposait, est malade à son tour et parfois si malade qu'il en meurt. Il a joué avec le mal et le mal s'est tourné contre lui. Le plus souvent, il a pour oraison funèbre la seule phrase: « C'est bien fait pour lui », et la tradition se trouve confirmée qui veut que le sorcier meure toujours étranglé par le démon.

Que la puissance du démon ait incité le sorcier à mal faire, c'est plus que vraisemblable, mais, pour agir, le sorcier n'a pas besoin de faire intervenir un être surnaturel. Il lui a suffi de sortir de son corps, comme savent le faire ceux qui ont pratiqué certaines ascèses. De la sorte, il a pu frapper ceux qu'il a voulu atteindre. Il n'a pas même eu besoin de se donner tant de peine. Il lui a suffi de se dédoubler très partiellement et de « charger » de sa malveillance des objets qui, mis en contact avec les gens ou les bestiaux, les ont intoxiqués souvent jusqu'à les faire périr. C'est par un mécanisme analogue que se produisent les faits de « maisons hantées ».

Faut-il penser que cette connaissance est nuisible et que, si on la communique, on amène ceux qui n'y songeaient point à commettre des actions nuisibles? Sans croire la nature humaine infaillible, nous lui attribuons moins de noirceur. Il n'est pas bon de tout dire à n'importe qui, de même qu'il n'est pas bon de confier au premier venu des armes meurtrières. Il faut donc savoir qui l'on instruit et quel fonds on peut faire sur sa valeur morale. Ce point une fois acquis, il n'est pas mauvais non plus de lui faire connaître les dangers de son entreprise, car les dangers sont grands et, sans dire que tous les sorciers en meurent, nous pouvons attester que c'est le sort de certains.

Telle est la réalité sur cette question. Le dédoublement est un phénomène qu'il faut connaître au moins théoriquement, mais dont il ne faut pas abuser, car il peut conduire à la mort aussi bien qu'à la folie.

Henri DURVILLE

LA BILOCATION

Le dédoublement scientifiquement provoqué est un fait récemment connu et étudié, mais il a été pratiqué depuis la plus haute antiquité et c'est surtout dans les moments de haute exaltation que ceux qui l'ont mis en pratique ont le mieux réussi cette expérience. Nous savons que, dans un danger grave, un être aimant peut se manifester par la voix ou par l'image à ceux qui forment son appui ou ses affections en ce monde. Innombrables sont ces histoires dans les familles de marins et toutes sont véridiques.

Plus rares, mais non moins démontrés sont les phénomènes de bilocation, c'est-à-dire la présence constatée en deux endroits à la fois d'une même personne, son corps endormi en un endroit, son âme revêtue d'un double tout pareil à la réalité de son corps dans un autre endroit, souvent fort éloigné du premier. Si ces phénomènes sont anciens, leur étude est toute récente, aussi en rechercherons-nous des exemples dans la vie de certains saints parce que les procès de canonisation sont toujours extrêmement précis et minutieux et nous pouvons en admettre le bien-fondé sans discussion, car tous les détails en ont été discutés comme ne l'a jamais fait aucun tribunal séculier. Naturellement, les faits qui y sont étudiés se rapportent à la piété du saint, à sa charité, à toutes les vertus qui ont pu agir assez fortement sur sa personnalité pour que son âme se détache de son corps et se rende, vêtue d'un double matérialisé, à l'endroit où sa présence peut être utile. Il en est des exemples extrêmement nombreux. Nous empruntons à la *Mystique* de Gorres ceux qui ont été les mieux démontrés après une longue étude.

Saint Joseph de Copertino se trouvait à Assise, dans le couvent où il vivait, sachant que sa mère était au plus mal dans la petite ville dont il porte le nom. Il pensait à elle avec piété. Cependant, la mère, à bien des lieues de distance, ne pouvait s'empêcher de regretter l'absence de son fils et elle s'écria douloureusement: « O mon fils Joseph; je ne te verrai donc plus! ». Au même moment, une vive lumière parut dans la pièce et son fils se trouva devant elle. Ce que voyant, elle étendit les bras avec joie vers le saint en disant: « O Frère Joseph, mon fils! » Plusieurs personnes étaient présentes qui assistèrent à cette apparition et à la mort presque immédiate de la mère. Les compagnons de frère Joseph le virent se lever de sa chaise, dans le couvent d'Assise et, comme il entrait dans la chapelle, un frère, le rencontrant, s'étonne de lui voir un visage triste: « Ma pauvre mère vient de mourir », dit le saint. Ce fut seulement par des lettres venues de Copertino que les frères et supérieurs du saint connurent la bilocation qu'il venait de réaliser.

Pendant que saint Antoine de Padoue demeurait à Monte Pessulo, il prêche, un jour de fête, devant le clergé et tout le peuple. Or, c'était la coutume qu'en de tels jours deux frères chantassent *Alleluia* pendant la Messe. Saint Antoine en avait reçu l'ordre et devait prévenir le frère avec qui il devait chanter. Il s'en souvint au moment de prêcher et en fut très contrarié. Il rabattit son capuchon sur son visage et se concentra profondément. Les auditeurs n'eurent pas le temps de s'étonner d'autant qu'ils pouvaient supposer que le prédicateur méditait un instant sur les paroles qu'il allait leur dire. Saint Antoine releva son capuchon et commença son discours. On sut plus tard qu'il était alors apparu au frère et lui avait communiqué les ordres reçus, après quoi il put prêcher en toute paix d'esprit.

L'un des faits les plus connus en matière de bilocation est celui que nous trouvons, attesté par un grand nombre de témoignages, dans le procès de canonisation de Saint François-Xavier. On sait qu'il fut un des premiers apôtres du christianisme en Chine et au Japon et qu'il fut l'un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola.

Il se trouvait, au mois de Novembre 1571, dans un vaisseau qui le ramenait du Japon en Chine et, après sept jours de traversée, il se vit en grand danger par une tempête effroyable qui dura cinq jours. Le pilote fit attacher la chaloupe au navire afin qu'elle ne fut pas engloutie par les flots; mais les quinze hommes qu'il avait chargé de ce travail ayant été surpris par la nuit furent emportés dans la chaloupe et disparurent en un instant. Cependant la tempête faisait rage et le vaisseau allait être submergé quand il fut sauvé par les prières du saint, comme tous furent unanimes pour le déclarer. Quand ils se virent en sûreté, ils pensèrent immédiatement et avec un grand chagrin à la chaloupe disparue et aux 15 matelots qui la montaient. Saint François

Xavier leur promit qu'avant deux jours ils se retrouveraient. Il pria donc qu'à partir de ce moment on veillât attentivement pour savoir si on ne voyait pas apparaître l'embarcation pour aller au-devant d'elle.

Il disparut dans la cajute et y resta toute la journée en prières. Cependant, la sécurité du navire était loin d'être parfaite et, moitié pour quitter cet endroit, moitié pour retrouver plus vite leurs compagnons, les matelots faisaient grand bruit pour qu'on appareillât le plus tôt possible. Le saint les supplia de n'en rien faire et continua d'implorer Dieu. Au moment même qu'il avait fixé, la chaloupe apparut et vint d'elle-même se ranger contre le navire. Lorsque les quinze hommes furent revenus à bord et que le pilote s'apprêta à écarter la chaloupe qui lui paraissait vide, les rescapés lui ordonnèrent de n'en rien faire car il fallait auparavant en retirer le saint qui y était demeuré. On eut toutes les peines du monde à leur faire croire que le saint n'avait jamais quitté le vaisseau pour la chaloupe. Tous affirmèrent par serment qu'il n'avait pas cessé d'être au milieu d'eux, qu'il leur avait donné la force et le courage de résister à la tempête et que c'était lui qui les avait conduits en sécurité. Le commandant du navire, le pilote et tous les matelots déposèrent au procès de canonisation pour ce fait.

La Bienheureuse Marie d'Agréda, franciscaine, eut également des phénomènes de ce genre, mais d'une manière tellement suivie que l'on peut dire sans exagérer qu'elle vécut une double vie, le jour dans son couvent proche de Burgos, la nuit ou pendant les extases dont elle était favorisée, parmi les Indiens du Nouveau-Mexique. Dès son enfance, elle avait été saisie d'une grande pitié pour ces peuples qui étaient ignorants de la véritable religion et elle demandait à Dieu la grâce de le servir en procurant la conversion de ces races desheritées. Elle demanda avec larmes qu'il lui fût permis d'y travailler et elle eut la certitude que sa prière avait été exaucée. A bien des reprises, elle se vit transportée dans ce lointain pays, il lui fut permis de prêcher devant les peuples et il lui semblait que, bien qu'elle prêchat en espagnol, les peuples la comprenaient parfaitement. Quand elle revenait à elle, elle n'osait parler de ces choses à personne si ce n'est à son confesseur qui n'osait pas trop décider si c'était là un étrange effet de son imagination ou si elle accomplissait ainsi des miracles quotidiens avec un calme et une humilité extraordinaires. Quant à elle, elle faisait ce qui lui avait été autorisé dans les moments où c'était possible et ne se préoccupait pas de savoir ce qui en était des phénomènes.

Cependant, les Franciscains étaient allés prêcher réellement dans ces contrées. Ils furent profondément surpris de constater que ces nations si nouvelles pour eux connaissaient le Christ et lui rendaient hommage dans la forme même où ils le leur auraient enseigné. Questionnant leurs nouvelles ouailles, ils apprirent qu'ils avaient été catéchisés par une femme. Ils la décrivirent de leur mieux et ils pensèrent que c'était une religieuse récemment décédée en odeur de sainteté Louise de Carrion; ils en montrèrent une image, mais on leur répondit que la femme qu'ils avaient entendue était plus jeune et plus jolie et ils ne surent qu'en penser.

Tous, mais surtout leur chef Bénavidès, étaient anxieux de savoir qui pouvait être cette femme. De retour à Madrid en 1630, Bénavidès se trouva mis en rapport avec saint Bernardin de Sienne et il lui exposa le sujet de sa surprise. Le saint avait entendu parler de la religieuse par son confesseur et il voulut profiter de la déposition de Bénavidès pour savoir ce qu'il y avait de vrai dans les dires de Marie. On la fit donc causer avec Bénavidès; elle lui décrivit les endroits où elle était passée, nomma des gens, raconta même qu'elle avait vu Bénavidès tel jour à telle heure, en tel lieu qu'elle décrivait avec exactitude, avec d'autres religieux qu'elle décrivit tout aussi exactement. On fit trois copies du résultat de cette enquête dont l'une fut emportée au Mexique avec une lettre de Marie et déposée dans la maison mère des religieux franciscains au Nouveau-Mexique. Quand on fit une biographie de la bienheureuse, le gouverneur du Nouveau-Mexique lui envoya copie de la lettre et du compte-rendu.

Ces phénomènes de bilocation se produisent presque toujours sous l'empire d'un vif sentiment, comme était ici le désir d'assumer à Jésus des nations infidèles. Ce peut être aussi sur le désir qu'a un être éloigné des siens de remplir une promesse par laquelle il se sent lié. Cela ressemble assez à ce que nous avons dit de saint Antoine de Padoue qui se sentait en faute tant qu'il n'avait pas averti le frère chanteur. Un fait très connu de ce genre appartient à la vie de saint Alphonse de Ligori. Il était lié d'amitié avec le pape Benoît XIV et ils s'étaient promis mutuellement de s'assister à l'heure de la mort. Quand le Pape tomba gravement malade, saint Alphonse était assez éloigné de Rome, mais il sut non seulement qu'il était souffrant, mais qu'il était perdu pour ce monde. Cette révélation lui

fut faite pendant qu'il se trouvait dans sa chambre, à la suite de quelque incommodité, avec plusieurs personnes. On le vit s'immobiliser et les visiteurs pensèrent qu'il était pris d'assoupissement, aussi firent-ils le plus grand silence et, voyant que la chose se prolongeait, ils allaient se retirer quand le saint sembla s'éveiller et leur dit tristement: « Le Pape vient de mourir ». On lui demanda comment il avait été averti, puisque personne n'en savait rien et qu'on ne l'avait pas quitté. Il répondit seulement: « J'étais auprès de lui ». On ne pouvait ni croire ni douter.

Cependant, dans les délais les plus rapprochés, la nouvelle de la mort du Pape fut annoncée au couvent et il résulta de plusieurs lettres que saint Alphonse de Liguori avait été vu auprès de lui, priant et le réconfortant. C'était en 1758, dans un temps où les habitudes d'investigation scientifique étaient les mêmes que les nôtres.

Anne OSMONT

TÉLÉPSYCHIE

Sans aller jusqu'à la bilocation ou au dédoublement complet, nous pouvons agir à distance et y produire des effets de tout ordre pour peu que nous le voulions avec force et durée. Il est peu de phénomènes aussi connus que la télépsychie. On sait que ce phénomène est la communication de la pensée d'autrui sans le secours des mots et des gestes, par simple transmission mentale. Cette télépychie peut être volontaire ou non; dans ce dernier cas, elle se produit généralement par l'accoutumance qui vient à la suite d'une longue fréquentation, de penser ensemble la même chose. Il arrive, cependant, que l'on puisse transmettre sa pensée à une autre personne d'un seul trait et comme ex abrupto sous le coup d'une émotion assez vive pour nous faire extérioriser nos sensations et nos sentiments avec assez de force pour qu'ils deviennent sensibles aux autres. Un même événement — qui n'a pas besoin d'être considérable mais seulement frappant — nous fait souvent réagir de la même manière qu'une personne qui se trouve momentanément accordée sur le même mode de sensibilité où nous nous trouvons nous-même. Mais, comme nous le disions, c'est surtout après une longue fréquentation que ce phénomène se produit d'une manière presque constante. Des époux anciens et unis disent très souvent le même mot, dans le même moment, sous le coup de la même idée. Ce fait arrive de la même manière qu'on les voit arriver à se ressembler même physiquement tant notre personne est malléable aux opérations de l'esprit.

Dans les graves heures de la vie et surtout de la mort, il arrive que notre double se montre loin de nous et qu'il soit un *intersigne* annonçant le danger de mort et les faits qui s'en sont suivis. Car un intersigne n'est pas toujours infaillible et tel que l'on a cru mort sur la foi de telles apparitions revient à son foyer, mais le moment de la manifestation est toujours celui où un grand danger est arrivé.

Ce sont là des télépsychies spontanées. La pensée peut naturellement se transmettre volontairement à distance, mais l'expérience exige, de la part de l'opérateur et du récepteur, un certain entraînement. Elle peut nécessiter du temps,mais elle n'est pas difficile. Il suffit que le récepteur soit passif et attentif à l'heure qu'on lui a indiquée, tandis que le transmetteur doit émettre une pensée claire et précise.

Il ne s'agit pas là d'une vaine curiosité ni de ce désir baroque d'acquérir à toute force des « pouvoirs » dont on ne saurait que faire si l'on était assez malheureux pour les avoir sans les avoir mérités. Un pouvoir, même dans le sens où l'on emploie généralement ce terme décrié, se paie toujours de manière ou d'autre, quelquefois bien cher. Le pouvoir de la télépsychie doit être limité et mérité par son utilité. Le seul but véritable de la télépsychie est d'avertir quelqu'un d'un danger matériel ou moral, de lui demander son aide ou, mieux encore, de le soigner dans ses incommodités.

C'est surtout de ce point de vue que nous enseignons la télépsychie. Car elle peut servir non seulement pour rendre aux malades la santé physique mais elle peut plus encore: on peut l'utiliser pour contrebalancer la volonté mauvaise et les rites démoniaques du sorcier qui se sert de son dédoublement pour faire ses œuvres détestables. Il est le plus fort jusqu'au moment où il a trouvé son maître. Nous sommes bien loin de dire que ces puissances ténébreuses n'existent pas ou qu'elles sont sans importance. Mais ce que nous disons, avec la certitude de n'encourir aucune dénégation, c'est que, si nous développions davantage notre psychisme, si nous fai-

sions un plus complet et meilleur usage des facultés dont nous disposons, nous serions en état de lutter contre les malfaiteurs de cet ordre et de venir à bout de leur mauvais vouloir.

Cependant, on a beau jeu de prêcher le courage et la résistance à des malheureux dont le courage justement est usé par des persécutions constantes et sournoises, de conseiller la résistance à des êtres qui ne sont plus en état de résister. C'est pourquoi, offrant à tous ceux qui souffrent de quelque manière que ce soit l'appui de notre amitié et de toutes les ressources psychiques que nous donne une longue expérience appuyée sur le lent travail de l'initiation, nous disons, à tous ceux qui sont en proie à des forces hostiles, venez à nous. Nous commencerons par appeler sur vous l'aide toujours prête des Forces spirituelles, nous vous ferons participer à l'appui collectif et puissant qui émane de l'union de tous les Eudiastes aux heures où, réunis par la prière quotidienne, ils élèvent tous ensemble leur esprit, leur cœur, leur foi, toutes les forces qui émanent de leur être vers les Forces lumineuses qui s'appuient sur eux pour répandre le bien sur la terre, comme ils s'appuient sur Elles pour chasser le mal de ce monde. Merveilleux échange de forces et de grâces. C'est l'aboutissement de l'un des stades de l'initiation et, grâce à cet échange, des grâces miraculeuses sont accordées.

Si l'on veut que ces grâces demeurent fixées sur un être à qui l'on s'intéresse spécialement, il est bon de se munir de la médaille de l'*Ordre eudiaque,* véritable talisman, accumulateur de forces dont les effets se sont fait sentir tant de fois, dans tant de circonstances angoissantes que nous ne les comptons plus.

Enfin, dans les cas difficiles où le patient se sent ou se croit dans l'impuissance absolue de se défendre contre les agents du mal, nous recevons avec toute l'amitié possible et la plus compréhensive affection tous ceux qui viennent à nous pour être soulagés.

H. D.

NOTRE COURRIER

Parmi les lettres qui nous arrivent journellement, il en est qui nous apportent encore plus de réconfort et d'amitié que les autres, ce sont celles de nos amis qui ont été longuement atteints, qui se sont crus perdus et qui, après un temps plus ou moins long de soins assidus, nous écrivent qu'ils sont, enfin, victorieux du mal, qu'on leur avait fait. En voici une qui est pour nous le signe d'une victoire particulièrement précieuse.

« Mon cher Maître,

« Il n'y a pas de mots, du moins je n'en sais pas, qui puissent exprimer la joie que j'éprouve. Comme vous l'aviez annoncé, mon mari est guéri, après tant d'années, de cette immobilité affreuse où non seulement la maladie mais le désespoir le gagnaient. J'avoue que je n'avais pas une entière confiance quand vous avez commencé à le soigner.

« Cependant, je le voyais tenter l'épreuve avec tant de courage que je me serais fait un crime de le décourager. Et puis, j'imaginais que le magnétisme était une sorte de sorcellerie et qu'il allait se produire des choses transcendantes et inexplicables. Vous nous aviez bien affirmé le contraire, mais on raisonne mal quand on craint. Enfin, je me demandais s'il n'y avait pas quelque chose de coupable dans cette pratique. Sur ce dernier point, j'ai demandé conseil à un prêtre qui m'a pleinement rassurée — et c'était beaucoup à mes yeux. Toutefois, si je ne résistais pas au désir de mon mari, je ne croyais pas encore au succès. C'est à la troisième application que ma surprise s'est changée en espoir. Il a étendu le bras et ouvert la main comme pour prendre quelque chose. Il y avait plusieurs années que je ne lui avais vu faire un geste de cette ampleur — et je suis sortie de la chambre pour pleurer de joie.

« Depuis ce moment, l'amélioration s'est accrûe de jour en jour. Il a pu écrire; il a pu s'asseoir; il a pu former quelques pas en s'appuyant sur notre fils, puis seulement sur une canne. Maintenant, il va de sa chambre au jardin; il s'occupe à mille petites choses qui lui paraissent magnifiques, après une si longue oisiveté forcée. Il a repris ses travaux historiuqes et il s'y passionne.

« Je ne puis m'empêcher de le regarder écrivant à sa petite table de jardin, ainsi qu'il faisait autrefois, vêtu correctement et même avec recherche, lui qui devait attendre que nous vinssions l'aider à s'habiller, qui ne pouvait rien faire sans aide. Il est heureux, il chantonne en feuilletant un vieux bouquin. Je ne puis résister au désir de vous dire ma joie et ma gratitude. Dès notre rentrée à Paris, nous viendrons vous voir tous deux et vous dire toute notre confiante et reconnaissante amitié... — Mme Ch. »

Voici maintenant une guérison d'un tout autre ordre.

« Cher Monsieur Durville,

« Vous allez me considérer comme un cachottier, car je ne vous ai pas dit tout de suite que je voulais tenter ma chance et parler en public — oh! un public restreint et modeste. Si ç'avait été un insuccés, vous n'en auriez jamais rien su. Mais, à présent que la partie est gagnée, je puis bien vous dire que, si j'avais échoué, j'aurais été bien découragé.

« Qu'auriez-vous dit de votre malade, de ce pauvre diable si timide qu'il bafouillait pour prononcer la moindre phrase, ce qui lui donnait l'air d'un malheureux atteint d'un affreux trouble de prononciation. Vous le savez, mes parents m'ont fait élever pour le professorat et j'ai tous les diplômes nécessaires. C'est à la suite d'un grand chagrin, d'un choc sentimental, qui n'a rien à voir avec ma carrière, que je suis devenu d'une timidité maladive, d'une timidité qui m'a contraint à demander plusieurs longs congés, car je ne pouvais parler ainsi à des élèves qui m'auraient fait une vie intenable par leurs moqueries s'ils m'avaient connu de la sorte.

« J'ai été longtemps si désespéré que j'ai souvent songé au suicide et, si je n'avais craint de désoler mes parents, je m'y serais résolu. Un ami m'a conduit à vous vers Pâques et, hier 15 Août, j'ai fait un gentil discours de distribution de prix à l'école de notre village. Ma pauvre maman était radieuse. C'est un grand appui pour moi. Elle vous amènera son malade, votre malade guéri, plein de gratitude et de confiance et qui va reprendre ses travaux en Octobre au collège de... — M. V. »

C'est avec joie que nous avons reçu ce grand garçon que nous avions écouté douloureusement pouvant à peine exprimer ses idées malgré sa culture et son intelligence. Le voilà maintenant en possession de tous ses moyens et prêt à reprendre la noble tâche des éducateurs.

❦ ❦ ❦

LES LIVRES :

Méthode de Dédoublement personnel

par M. Charles Lancellin

M. Charles Lancelin, bien connu de nos lecteurs et adeptes, est un expérimentateur hardi et consciencieux qui a voué ses efforts aux recherches psychiques. Il s'y est adonné avec soin et exactitude.

Dans la « *Méthode de dédoublement personnel* », l'auteur étudie d'abord la question en elle-même, partant, comme on ne peut éviter de le faire, des expériences du Professeur Hector Durville et du Colonel de Rochas. Il montre ensuite comment la pluralité de notre personnalité fait partie de tous les enseignements ésotériques. Enfin, il donne les meilleurs procédés pour dédoubler un sujet et pour se dédoubler soi-même.

Il y a, sur les travaux transcendants du psychisme peu d'ouvrages aussi intéressants que celui-ci, et tous ceux qui désirent connaître le dédoublement dans toutes ses phases n'en sauraient trouver de meilleur et de plus complet où parfaire leur instruction sur un point aussi curieux et aussi délicat. C'est l'ouvrage d'un savant et d'un adepte, fait pour les adeptes et pour les savants, avec autant de profondeur que de clarté.

(Prix: 46 fr.; port, France: 2.50, étranger: 6.25; recommandation en sus, France: 0.80, étranger: 2 fr.; en vente à nos bureaux).

Henri DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.